

forêt, dont les voix enchanteresses l'arrachent à son rêve, sont des motifs séduisants extrêmement favorables à la création d'une atmosphère musicale.

M. Gabriel Pierné a écrit pour *Cydalise* une partition d'une extraordinaire jeunesse d'allure. Chef d'orchestre rompu à toutes les subtilités de l'instrumentation moderne, Gabriel Pierné a su tirer parti avec une très grande habileté, et sans aucun esprit agressif, des découvertes les plus audacieuses de nos modernes chercheurs. Il est bien évident qu'il a pensé souvent à Stravinsky en faisant choix de certaines sonorités allègres et brillantes. Nul n'osait employer ainsi la clarinette dans l'aigu avant le « *Sacre du Printemps* ». Cette partition abonde en coquetteries d'excellent aloi ; elle est d'une vivacité et d'une fraîcheur qui enchanteront tous les publics.

Il est inutile d'ajouter que M^{lle} Zambelli y est incomparable et que MM. Aveline, Ferrouelle, M^{les} de Craponne, Roselly, Lorcía et leurs camarades ont assuré une interprétation fort intéressante. Et il serait injuste de ne pas offrir leur part d'éloges à MM. Nijinsky, Fokine, Léon Bakst et Serge de Diaghilew, car, sans leur collaboration anticipée, l'Opéra n'aurait jamais pu nous donner un spectacle d'une telle qualité !...

ÉMILE VUILLERMOZ.

/// LE MARIAGE SECRET, de CIMAROSA, au Trianon-Lyrique.

Voici un musicien charmant que nos contemporains éprouvent quelque gêne à situer avec exactitude. Sa gloire en connaît périodiquement des exils et des exaltations fort exagérés. C'est que le vieux maître italien a vu luire à son zénith l'éblouissant météore de Mozart. Il n'en faut pas davantage pour que l'auteur du *Mariage Secret* passe tantôt pour l'inspirateur et tantôt pour l'épigone de l'incomparable magicien de la *Flûte Enchantée*. N'imposons pas à Cimarosa le poids d'une insoutenable comparaison. Il possède en propre un beau jardin, qui n'est peut-être pas très grand, mais où l'on peut se promener à l'aise et sans arrière-pensée.

Cimarosa a le souffle court, mais son inspiration est tellement ravissante qu'on accepte de payer chacune de ses vives et courtes mélodies au prix d'une très longue cadence à l'italienne. Si son invention harmonique et contrapuntique est assez médiocre, son écriture orchestrale surprend en revanche par une ingéniosité, une sûreté et une audace toutes personnelles. Je n'en veux pour exemple que la façon dont il use de la clarinette, nouvelle venue pourtant dans la famille instrumentale. Confiée à la clarinette, l'émouvante cantilène qui précède la grande déploration du second acte (adorablement chantée par M^{lle} Marcelle Évrard) prend une allure prophétique extrêmement troublante. Weber et Berlioz s'y annoncent, et si singulièrement qu'on éprouve le besoin de se référer à l'édition originale, afin d'écarter l'hypothèse d'une collaboration posthume. On sait enfin que Cimarosa conduit les voix avec une maîtrise qui n'a pas été surpassée. Ses ensembles et ses finales sont autant de fêtes pour l'oreille.

L'ordonnance de ces fêtes nécessite malheureusement des soins si délicats et une telle

coordination d'efforts intelligents qu'on a bien rarement l'occasion d'y prendre un plaisir sans mélange. Au moment où l'Opéra remet à la scène — ingénieusement d'ailleurs — toutes les comédies de paravent du répertoire lyrique, remercions le Trianon d'avoir offert au *Mariage Secret* un cadre exactement approprié aux dimensions de ce chef-d'œuvre en même temps qu'une interprétation vocale, orchestrale et scénique qui est simplement parfaite, et de tout point. Le directeur de ce théâtre, M. Louis Masson, est un musicien ; et ce musicien se révèle en toute circonstance comme un animateur de premier ordre. Sous son impulsion, et avec l'aide affectueuse de sa petite troupe disciplinée et charmante, l'agréable sanctuaire de Lecoq, d'Audran et de Varney est en passe de devenir le Vieux-Colombier de la musique.

ROLAND-MANUEL.

/// LES DEUX BELLES DE CADIX (Théâtre Mogador).

Cette pièce « dramatique » de Maurice Magre — issue du quatrième acte de *Ruy Blas* — comporte une musique de scène de M. André Gailhard. M. Gailhard a beaucoup de diplômes qui ne l'empêchent nullement d'avoir du goût. Il sait évoquer l'Espagne avec discrétion et reprendre les accents de *Tristan*. Un simple appel obstiné de trompette, au dernier acte, décrit, à lui seul, le conflit de deux races, mieux que ne fait le bouillonnant prélude qui précède. Quelques danses, quelques chœurs, une aubade fort bien écrite pour ténor forment l'accompagnement musical de cet agréable spectacle que rehausse avec éclat la fantaisie costumière de M. Poiret.

CÆ.

LES CONCERTS.

/// FESTIVAL STRAVINSKY.

Le festival Stravinsky aux concerts Jean Wiéner, fut certainement l'événement musical le plus considérable de ces derniers mois, et notre reconnaissance est grande à l'organisateur et à l'artiste qu'est Wiéner de nous avoir fait entendre la *Symphonie pour instruments à vent*, le *Concertino*, les trois pièces pour quatuor (le quatuor *Pro Arte*) et *Mavra* (version française).

M. Ansermet dirigeait. C'est le rythme fait homme, pourrait-on dire et il nous a prouvé une fois de plus que le compositeur russe avait trouvé en lui l'interprète unique, le seul qui fût capable à l'heure actuelle de réaliser cette musique extraordinaire. Je ne veux pas dire que l'exécution de *Mavra* et de la *Symphonie* ait été parfaite : loin de là. Ce n'est pas trois répétitions qu'il aurait fallu pour atteindre à une certaine perfection, mais dix, au moins. Nous avons compris, pourtant, comment ces œuvres devaient être exécutées ; M. Ansermet a réussi à nous faire saisir leur vrai caractère et deviner l'effet qu'elles pouvaient produire ; on voit les intentions du chef d'orchestre ; on distingue le but auquel il tend. S'il n'y atteint pas toujours, c'est que l'art de Stravinsky n'a pu encore faire naître les interprètes — instrumentistes et chanteurs — dont il a besoin. Il y a là toute une éducation à faire et qui ne peut s'accomplir rapidement.